

L'occidentalisation du monde

Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire

Serge Latouche



Au terme d'une histoire multiséculaire complexe, l'Occident s'est transformé en une « machine sociale » non contrôlable, ayant la certitude d'être universelle parce qu'elle est reproductive.

Croissance illimitée des marchandises, multiplication des réseaux de communication, urbanisation intensive, changements techniques continuels, éclatement de la famille-souche, émancipation des femmes, État-providence, scolarisation forcée, démocratie parlementaire : le modèle occidental est persuadé d'être le meilleur. Il joue de la fascination qu'il exerce sur les élites et les peuples pour s'exporter au Sud et à l'Est.

L'universalisation du modèle se heurte pourtant à des résistances et à des obstacles de toute nature. Son triomphe même engendre des ferment de décomposition qui suscitent des alternatives possibles, que l'auteur tente d'explorer dans ce livre.

« L'occidentalisation du monde progresse surtout depuis que les derniers grands empires se sont retirés de leurs colonies. C'est en tout cas le constat que dresse Serge Latouche, mais c'est aussiitôt pour le déplorer : l'extension de l'Europe se fait sous le signe de l'uniformité planétaire et non du respect de la diversité. À ce thème [...], Latouche sait donner [...] un ton original qui force l'intérêt. »

LE NOUVEL OBSERVATEUR

« *L'Occidentalisation du monde*, écrit par un théoricien de la décroissance, apporte les outils nécessaires à la compréhension des impasses de l'universalisme. À juste titre, l'auteur le définit comme "un particularisme de l'Occident", dangereux quant au repli qu'il engendre dans nos propres valeurs. » LA MONTAGNE

Preface inédite
de l'auteur

Serge Latouche,
un des animateurs de
La Revue du MAUSS,
président de l'association
La ligne d'horizon, économiste et
philosophe, professeur
émérite à l'université
de Paris-XI (Sceaux),
est le défenseur actuel
le plus connu de la
perspective de la
« décroissance convi-
viale ». Il a notamment
publié *La Planète des
naufragés* (La
Découverte, 1991),
*L'Autre Afrique, entre
don et marché* (Albin
Michel, 1998), *Justice
sans limites* (Fayard,
2003), *La Mégamachine*
(La Découverte, 2004),
*l'Invention de
l'économie* (Albin
Michel, 2005) et *Le
Pari de la décroissance*
(Fayard, 2006).

En couverture :
Peter Charlesworth
(Bali, Indonésie,
mars 1998)/Onasia.

ISBN 978-2-7071-4591-8



9 782707 145918

8,50 €

07-2012

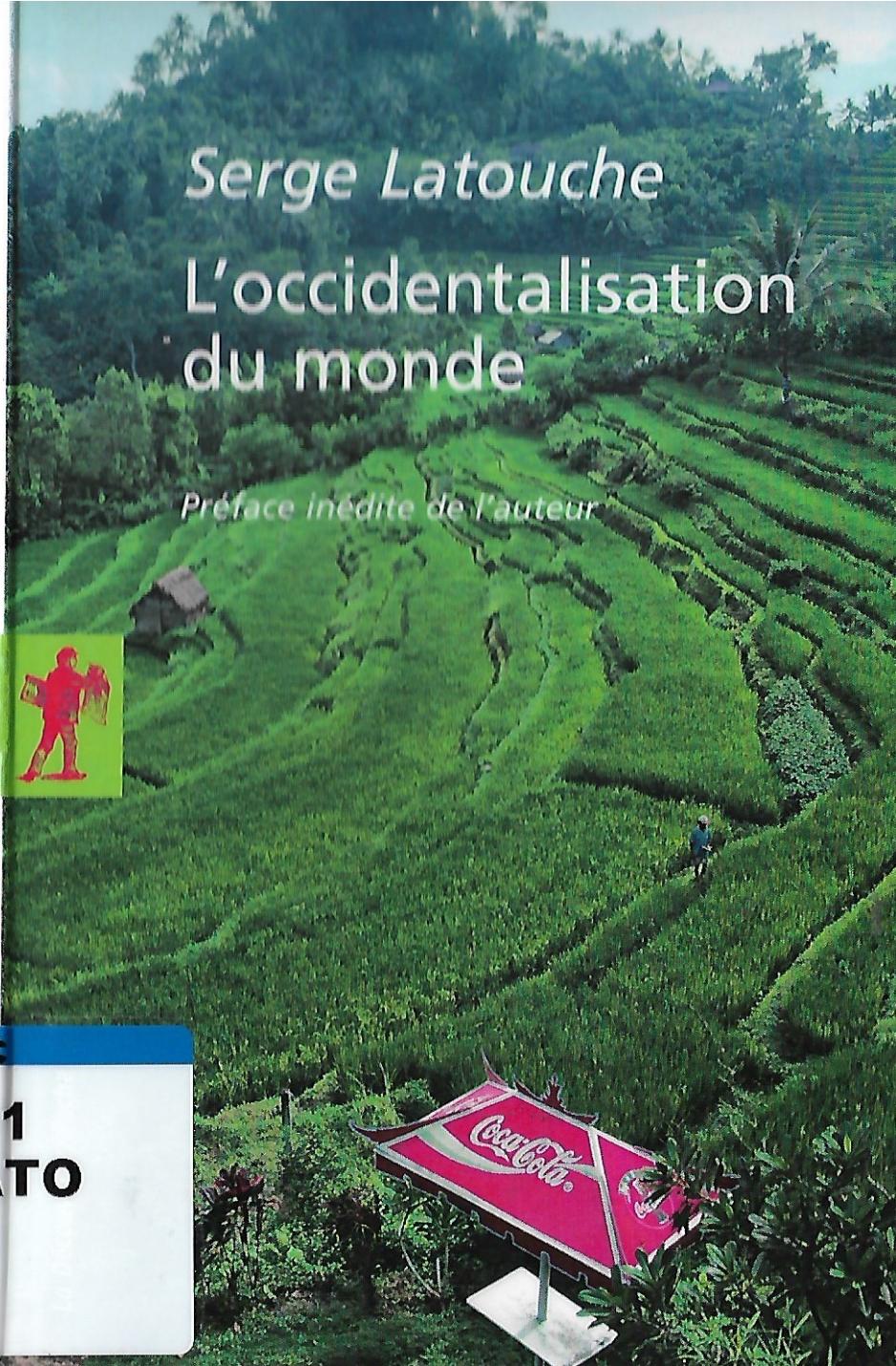
Essais

203

Serge Latouche

ALC

301
LATO



La Découverte

www.editionsladekouverte.fr
9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Préface à l'édition de 2005

L'occidentalisation du monde à l'heure de la « globalisation* »

Avertissement. Cet essai reprend sur certains points tout ou partie d'analyses publiées antérieurement. Ainsi, la deuxième partie du chapitre 3 a été ébauchée dans mon article « L'échec de l'occidentalisation », publié par la revue *Tiers-Monde* (n° 100, octobre-décembre 1984). La deuxième partie du chapitre 4 reprend l'essentiel d'un exposé fait au séminaire Decta III de la faculté des sciences économiques de Bordeaux sur le thème de la France vassale, et intitulé « Peut-on encore parler de nationalité économique pour la France ? » (À paraître dans *Les Cahiers de l'ISMEA*). Une esquisse du chapitre 5 est parue dans la revue *Alternative économique/Économie en questions* (juillet 1986), sous le titre : « Le choc culturel ». Enfin, nous avons emprunté ça et là quelques références à notre ouvrage *Faut-il refuser le développement ?* (PUF, 1986) et à notre contribution à l'ouvrage collectif *Il était une fois le développement* (Rist et Sabelli, Éditions d'En bas, Lausanne, 1987).

Une première version de ce texte a été lue par mes amis Alain Caillé, Jean Chesneaux, Ahmet Insel, Thierry Paquot, Dominique Perrot, Gilbert Rist. Leurs remarques et critiques m'ont été précieuses. Je me suis efforcé d'en tenir compte, mais bien entendu, les erreurs, insuffisances et maladresses du présent ouvrage n'engagent que moi.

Un remerciement spécial s'adresse à Mme Jeanine Bourgeois de l'université de Lille-II qui, avec patience et dévouement, a bien voulu décrypter et frapper mon manuscrit.

Enfin, il m'est particulièrement agréable de n'avoir à rendre grâce à aucune firme multinationale ni institution nationale. Leur non-financement a rendu possible de mener à bien cette recherche en toute liberté et dans l'absolu dénuement de l'universitaire français authentique.

« Peut-être la société occidentale a-t-elle depuis ses origines tendu vers ce point où elle accomplirait ses valeurs implicites dans la société bourgeoise – en même temps que le monde stupéfait adoptait ces valeurs. Et peut-être avec cette espèce de centre négatif, avec ce rien central, d'habitation du vide, le bourgeois a-t-il répondu à une sorte de désir inconscient de l'homme, une sorte de passion vers sa propre disparition. »

Jacques Ellul.¹

L'Occidentalisation du monde est paru en France en 1989. En ce temps-là, on parlait beaucoup du « déclin de l'empire américain » – c'était le titre d'un film à succès du réalisateur québécois Denys Arcand. Par une de ces ruses dont l'histoire a le secret, ce n'est pas l'empire américain qui s'est écroulé, mais, chose incroyable

* Ce texte est une reprise d'une conférence prononcée à Udine le 2 octobre 2004, à l'occasion de la rencontre organisée par la Rete Radié Resch, Donne in nero, Proiezione Peters et Icaro, sous le patronage de la commune et de l'assessorat à la culture et du Centre d'études et d'initiatives pour la réforme de l'État de Rome, sur le thème « L'occidentalisation du monde quinze ans après ». Il ne s'agissait pas de faire le bilan de tous les changements intervenus pendant cet intervalle et qui peuvent être rattachés à la mondialisation et donc indirectement à ->

et non prévue, l'empire soviétique. Depuis 1989, quinze ans seulement se sont écoulés – et en même temps une éternité ! La chute du mur de Berlin semblait annoncer la fin du mensonge et des illusions totalitaires. Pendant quelques années, le monde occidental se prit à rêver de la paix perpétuelle qu'amènerait à coup sûr l'extension rapide à toute la planète de l'économie de marché, des droits de l'homme, des technosciences et de la démocratie. Aujourd'hui, le cauchemar a clairement succédé au rêve.

Le lendemain du 11 septembre 2001, jour de l'attentat contre les Twin Towers, un ami me téléphonait pour me dire que, relisant la conclusion de *L'Économie dévoilée*, intitulée « La fin du rêve occidental », il trouvait que l'analyse y était prophétique². Déjà,

→ l'occidentalisation : l'émergence économique de la Chine, le développement des armées privées, l'omnipropriétaire du monde, la banalisation de la criminalité économique, la montée de la société du risque et l'invasion de la technoscience... – j'ai étudié ailleurs la plupart de ces phénomènes ; voir en particulier : *La Planète des naufragés*, La Découverte, Paris, 1991 ; *La Mégamachine*, La Découverte, Paris, 1995 (rééd., 2004) ; *Les Dangers du marché planétaire*, Presses de Sciences-Po, Paris, 1998 ; *Justice sans limites*, Fayard, Paris, 2003. L'enjeu était plutôt de faire le point sur la thèse centrale du livre, à savoir le processus d'homogénéisation planétaire et les réactions au « rouleau compresseur » de l'uniformisation sous l'égide de l'Occident.

1. Jacques Ellul, *Métamorphose du bourgeois*, La Table Ronde, Paris, 1998, p. 332.

2. J'y écrivais : « En réduisant la finalité de la vie au bonheur terrestre, en réduisant le bonheur au bien-être matériel et en réduisant le bien-être au PNB, l'économie universelle transforme la richesse plurielle de la vie en une lutte pour l'accaparement des produits standard. La réalité du jeu économique qui devait assurer la prospérité pour tous n'est rien d'autre que la guerre économique généralisée. Comme toute guerre, elle a ses vainqueurs et ses vaincus ; les gagnants bruyants et fastueux apparaissent auréolés de gloire et de lumière ; dans l'ombre, la foule des vaincus, les exclus, les naufragés du développement, représentent des masses toujours plus nombreuses. Les impasses politiques, les échecs économiques et les limites techniques du projet de la modernité se renforcent mutuellement et font tourner le rêve occidental en cauchemar. Seul un *réenclassement* de l'économique et du technique dans le social pourrait nous permettre d'échapper à ces sombres perspectives. Il faut décoloniser notre *imaginaire* pour changer vraiment le monde, avant que le changement du monde ne nous y condamne dans la douleur » (Serge Latouche (dir.), *L'Économie dévoilée. Du budget familial aux contraintes planétaires*, Autrement, Paris, 1995, p. 194-195).

dans *L'Occidentalisation du monde*, je mettais en garde contre la montée d'un terrorisme disposant de moyens technologiques toujours plus sophistiqués, appelé à un bel avenir du fait de la croissance des inégalités Nord-Sud et de la montée des frustrations et du ressentiment. Désormais, l'occidentalisation est devenue la mondialisation et mes prévisions les plus sinistres se sont malheureusement réalisées.

Je me garderai bien cependant de dire un peu hâtivement, comme certains, que nous avons assisté en direct à l'écroulement de l'empire américain, voire à la chute de l'Occident. Tout au plus, peut-on voir dans l'événement un témoignage de la fragilité de notre *mégamachine* techno-économique planétaire et de la haine engendrée par l'arrogance de notre mode de vie. On ne désamorcera pas la bombe qui menace de nous faire sauter et on n'apaisera pas la soif de revanche des laissés-pour-compte, en se mettant la tête dans le sable comme l'autruche et en se gargarisant de belles paroles sur l'avènement prétendu d'une société multiethnique et multiculturelle planétaire. Sans doute vaut-il mieux prendre la mesure de l'*« exception occidentale »* et affronter avec lucidité le péril de la mondialisation qui pourrait bien signifier la faillite de notre universalisme « tribal » et envisager sereinement son remplacement par un « pluriversalisme » authentique.

La singularité occidentale

La mondialisation actuelle nous montre ce que le développement a été et que nous n'avons jamais voulu voir. Elle est, en effet, le stade suprême de l'impérialisme de l'économie. Rappelons la formule cynique d'Henry Kissinger : « La mondialisation n'est que le nouveau nom de la politique hégémonique américaine. » Mais alors quel était l'ancien nom ? C'était tout simplement le développement économique lancé par Harry Truman en 1949 pour permettre aux États-Unis de s'emparer des marchés des ex-empires coloniaux européens et éviter aux nouveaux États indépendants de tomber dans l'orbite soviétique. Et avant l'entreprise développementiste ? Le

plus vieux nom de l'occidentalisation du monde était tout simplement la colonisation et le vieil impérialisme. Si le développement, en effet, n'a été que la poursuite de la colonisation par d'autres moyens, la nouvelle mondialisation, à son tour, n'est que la poursuite du développement avec d'autres moyens. Mondialisation et américanisation sont des phénomènes intimement liés à un processus plus ancien et plus complexe : l'occidentalisation.

Toutefois, l'Occident est un lieu introuvable. L'expérience historique unique et spécifique du monde moderne révèle un ensemble de forces relativement permanentes et des dimensions constantes sous des formes toujours renouvelées. Il est assez naturel d'attribuer les éléments durables ainsi manifestés à un sujet appelé « Occident ». Ce qui est désigné sous ce terme dans l'usage commun recouvre en effet une expérience polymorphe et une dérive historique. Ce que Heidegger appellerait un « destin ».

On constate que l'histoire du monde a été bouleversée par un mouvement spécifique né en Europe occidentale, et que ce mouvement prend les formes les plus diverses, si bien que le mouvement lui-même est plus caractéristique du phénomène que ses formes mêmes. Le triomphe actuel de la société technicienne et marchande s'explique en partie par la conception grecque de la phusis et de la tekhné ; mais seule une adhésion à la croyance métaphysique d'une continuité absolue et d'un déterminisme strict pourrait éliminer le hasard, les accidents et les circonstances, dans le long parcours qui nous sépare de nos origines helléniques, juives et chrétiennes. L'Occident n'a consistance que dans une histoire authentique, ni totalement déterministe, ni rétrodiktive, ni pleinement évolutionniste. Le passé éclaire le présent, l'explique, mais parfois le contredit et laisse présager d'autres destins qui ne se sont pas produits. Le présent poursuit certains des desseins du passé, mais innove aussi radicalement.

Le mouvement inverse d'une définition précise de l'Occident est un exercice beaucoup plus périlleux, mais néanmoins nécessaire. Le sens commun nous apprend que l'Occident a à voir avec une entité géographique, l'Europe, avec une religion, le christianisme, avec une philosophie, les Lumières, avec une race, la race blanche, avec un

système économique, le capitalisme. Pourtant, il ne s'identifie à aucun de ces phénomènes. Ne s'agit-il pas alors, plus largement, d'une culture ou d'une civilisation ? Mais, supposés réglés les redoutables problèmes de définition de ces deux concepts, il reste à cerner la spécificité proprement occidentale de cette culture et de cette civilisation-là. Or l'ensemble des traits successifs que l'on retient de l'enquête historique et de l'examen analytique dessine une figure qui ne ressemble à rien de connu et qui ne peut manquer de nous saisir d'étonnement ; il s'agit, en effet, proprement d'un monstre par rapport à nos catégories de repérage des espèces. L'Occident nous apparaît comme une machine vivante, mi-mécanisme mi-organisme, dont les rouages sont des hommes et qui, pourtant, autonome par rapport à eux dont elle tire force et vie, se meut dans le temps et l'espace suivant son humeur propre. En bref, une « mégamachine ».

Finalement, les deux aspects les plus remarquables de la singularité occidentale me paraissent résider dans son idéologie et dans son caractère de mégamachine techno-économique.

Aujourd'hui, l'Occident est une notion beaucoup plus idéologique que géographique. Dans la géopolitique contemporaine, le monde occidental désigne un triangle enfermant l'hémisphère nord de la planète avec l'Europe de l'Ouest, le Japon et les États-Unis. La triade Europe, Japon et Amérique du Nord, rassemblée parfois sous le nom de Trilateral, symbolise bien cet espace défensif et offensif. Le G8, ce sommet périodique des représentants des huit pays les plus riches et les plus développés (États-Unis, Royaume-Uni, France, Allemagne, Italie, Japon, Canada, Russie), tient lieu d'exécutif provisoire de cet ensemble.

Irréductible à un territoire, l'Occident n'est pas seulement une entité religieuse, éthique ou même économique. L'Occident comme unité synthétique de ces différentes manifestations est une entité « culturelle », un phénomène de civilisation. La pertinence de ce concept d'Occident comme unité fondamentale sous-jacente à toute une série de phénomènes qui se sont déployés dans l'histoire, ne peut se cerner que dans son mouvement. Inséparable de sa souche géographique originelle, son extension et ses dérivés tendent à le réduire à un imaginaire. Géographiquement et idéologiquement,

c'est un polygone à trois dimensions principales : il est judéo-hélénico-chrétien. Les contours de son espace géographique sont plus ou moins précis suivant les époques. Ses frontières se font de plus en plus idéologiques. Il s'est identifié presque totalement au « paradigme » déterritorialisé qu'il a fait naître.

L'important dans cet imaginaire partagé me paraît être, d'une part, la croyance, inouïe à l'échelle du Cosmos et des cultures, en un temps cumulatif et linéaire et l'attribution à l'homme de la mission de dominer totalement la nature, et, d'autre part, la croyance en la raison calculatrice pour organiser son action. Cet imaginaire social que dévoile le programme de la modernité, tel qu'il est explicité chez Descartes, trouve clairement son origine dans le fonds culturel juif, dans le fonds culturel grec, et dans leur fusion.

Ce n'est qu'au terme d'une longue odyssée que l'idéologie et la « culture » occidentales aboutiront à l'économicisation de la vie. Il est vrai que ce processus a été poussé le plus loin aux États-Unis, terre vierge où le poids de l'histoire était quasi absent.

Reste que la thèse de la réduction de l'Occident à une autoaffirmation de l'économie est doublement insatisfaisante. Elle coupe l'histoire de l'Europe chrétienne et de son expansion en deux : une partie avant la naissance du capitalisme, dont le dynamisme est à attribuer à des facteurs « culturels » comme la religion ; et une partie après, dont le mouvement résulte de mécanismes économiques. Par ailleurs, elle nie la spécificité de l'Occident au profit d'une machine naturelle ou, au moins, reproductible et universalisable. Or, s'il est incontestablement reproductible dans certaines conditions, le capitalisme ne paraît pas pleinement généralisable. L'exemple du Japon hier, celui de la Corée du Sud aujourd'hui et celui des pays émergents demain (peut-être) illustrent cette relative reproductibilité. La crise de l'environnement, le dépassement d'ores et déjà de l'empreinte écologique permise montrent l'impossible généralisation du mode de vie occidental. Le développement économique engendre le sous-développement ou du moins l'implique. Le processus de destruction créatrice qui nourrit la dynamique de l'économie de marché provoque une déculture planétaire, détruit le lien social et suscite un ressentiment grandissant.

L'illusion du multiculturalisme

Après cinquante ans d'occidentalisation économique du monde, il est naïf et de mauvaise foi d'en regretter les effets pervers. Partout dans le monde, on se massacre allègrement et les États se défont au nom de la pureté de la race ou de la religion. Il y a tout lieu de penser que cet effarant retour de l'ethnocentrisme du Sud et de l'Est est au fond rigoureusement proportionnel à la secrète violence impliquée par l'imposition de la norme universaliste occidentale. Comme si, derrière l'apparente neutralité de la marchandise, des images et du juridisme, nombre de peuples percevaient en creux un ethnocentrisme paradoxal, un ethnocentrisme universitaire, l'ethnocentrisme du Nord et de l'Ouest, d'autant plus dévastateur qu'il consiste en une négation officielle radicale de toute pertinence des différences culturelles. Et qui ne voit dans la culture que la marque d'un passé à abolir définitivement.

On est ainsi enfermé dans un manichéisme suspect et dangereux : ethnicisme ou ethnocentrisme, terrorisme identitaire ou universalisme cannibale.

Ce débat sur l'ethnocentrisme est d'autant plus actuel que les problèmes du droit à différer font irruption dans notre quotidien, du foulard islamique à l'excision, de la montée du racisme à la ghettoïsation des banlieues. La mise en perspective de nos croyances en se mettant à la place de l'autre est indispensable sous peine de la perte de la connaissance de soi, danger que fait peser la mondialisation culturelle.

« Multiculturalisme » est un terme qui était encore assez peu employé dans les années 1980, du moins en Europe. Pour les thuriféraires de la mondialisation heureuse, le triomphe planétaire de l'économie de marché et de la pensée unique, loin de « broyer les cultures nationales et régionales », provoquerait une « offre » inégalée de diversité répondant à une demande croissante d'exotisme. La société *globale* se produirait tout en préservant les valeurs fondamentales de la modernité : droits de l'homme et démocratie. Et, en effet, dans les grandes métropoles, le libre citoyen peut à son choix

déguster dans des restaurants « ethniques » toutes les cuisines du monde, écouter les musiques les plus diverses (folk, afro-cubaine, afro-américaine...), participer aux cérémonies religieuses de cultes variés, croiser des personnes de toutes couleurs avec parfois des tenues spécifiques.

Cette « nouvelle » diversité culturelle mondialisée s'enrichit encore des hybridations et métissages incessants que provoque le brassage des différences. Il en résulte l'apparition de nouveaux « produits ». Le tout dans ce climat de grande tolérance de principe qu'autoriserait un État de droit laïc. « Jamais, proclamait Jean-Marie Messier, du temps de sa splendeur, lorsqu'il était le boulimique représentant des transnationales du multimédia, l'offre culturelle n'a été aussi large et diverse. » « L'horizon, pour les générations à venir, poursuivait-il, ne sera ni celui de l'hyperdomination américaine ni celui de l'exception culturelle à la française, mais celui de la différence acceptée et respectée des cultures³. »

Curieusement, cette position *médiatique* semble rejoindre celle de certains anthropologues, comme Jean-Loup Amselle, pour qui « plutôt que de protester contre la domination américaine et de réclamer un état d'exception culturelle assisté de quotas, il serait préférable de montrer en quoi la culture française contemporaine, son signifié, ne peut s'exprimer que dans un signifiant planétaire globalisé, celui de la culture américaine⁴ ». Celle-ci serait devenue un *opérateur d'universalisation* dans lequel nos spécificités peuvent se reformuler sans se perdre. Le vrai péril alors ne serait pas l'uniformisation, mais bien plutôt la *balkanisation* des identités. Ainsi, du constat incontestable que les cultures ne sont jamais « pures, isolées et fermées » mais vivent bien plutôt d'échanges et d'apports continuels, que par ailleurs, une *américanisation* totale est vouée à l'échec, que, même dans un monde anglicisé et « macdonalisé », les différences de langage et de cuisine se reconstitueraient, beaucoup

3. Jean-Marie MESSIER (président-directeur général de Vivendi Universal), « Vivre la diversité culturelle », *Le Monde*, 10 avril 2001.

4. Jean-Loup AMSELLE, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, Paris, 2001, p. 13.

en concluent – hâtivement, à notre sens – que la crainte de l'uniformisation planétaire est sans fondement⁵. L'invention de nouvelles sous-cultures locales et l'émergence de « tribus » dans nos banlieues gommeraient les effets de l'impérialisme culturel.

Cette position en face d'une situation neuve se retrouve partiellement également dans de récents livres, y compris d'auteurs dont je me sens proche⁶. Un tel point de vue n'est soutenable qu'à la condition de confondre les tendances lourdes du système dominant avec les résistances qu'il suscite, de dissocier à la façon anglo-saxonne l'économie de la culture et de refuser de voir que l'économie est en passe de phagocyter en Occident tous les aspects de la vie.

Remettons les pendules à l'heure. Loin d'entraîner la fertilisation croisée des diverses sociétés, la mondialisation impose à autrui une vision particulière, celle de l'Occident et plus encore celle de l'Amérique du Nord. Un ancien responsable de l'administration Clinton, David Rothkopf, déclarait froidement en 1997 : « Pour les États-Unis, l'objectif central d'une politique étrangère de l'ère de l'information doit être de gagner la bataille des flux de l'information mondiale, en dominant les ondes, tout comme la Grande-Bretagne régnait autrefois sur les mers. » Et il ajoutait : « Il y va de l'intérêt économique et politique des États-Unis de veiller à ce que, si le monde adopte une langue commune, ce soit l'anglais ; que, s'il s'oriente vers des normes communes en matière de télécommunications, de sécurité et de qualités, ces normes soient américaines ; que, si ses différentes parties sont reliées par la télévision, la radio et la musique, les programmes soient américains ; et que, si s'élaborent des valeurs communes, ce soit des valeurs dans lesquelles les Américains se reconnaissent. » Il concluait en affirmant que ce qui est bon pour les États-Unis est... bon pour l'humanité : « Les

5. Je ne crois pas que ce soit la position de Jean-Loup Amselle, mais c'est bien celle que Nicole Lapierre, dans le compte rendu de son livre, lui attribue (Nicole LAPIERRE, « L'illusion des cultures pures », *Le Monde*, 4 mai 2001).

6. Je pense à *Eccessi di culture* de Marco Aime (Giulio Einaudi, Turin, 2004) et à *La Fin de l'occidentalisation du monde* de Henry Panhuys, sous-titré précisément : « De l'unique au multiple » (L'Harmattan, Paris, 2004).

Américains ne doivent pas nier le fait que, de toutes les nations dans l'histoire du monde, c'est la leur qui est la plus juste, la plus tolérante, la plus désireuse de se remettre en question et de s'améliorer en permanence, et le meilleur modèle pour l'avenir⁷. »

Cet impérialisme culturel aboutit le plus souvent à ne substituer à la richesse ancienne de sens qu'un vide tragique. Ce *désenchantement du monde* a été bien analysé par Max Weber : « Le tramway marche, certaines causes produisent certains effets, mais nous ne savons plus ce qu'est notre devoir, pourquoi nous vivons, pourquoi nous mourons⁸. »

Les réussites de métissages culturels sont ainsi plutôt d'heureuses exceptions, souvent fragiles et précaires. Elles résultent plus de réactions positives aux évolutions en cours que de la logique globale. L'irruption des revendications identitaires, au contraire, constitue le retour du refoulé. La mégamachine *globale* rase tout ce qui dépasse du sol, mais elle enfonce les superstructures et conserve à son insu les fondations, en tout cas cette aspiration indéracinable : l'aspiration à une identité. Sous l'uniformisation planétaire, on peut retrouver les racines des cultures humiliées qui n'attendent que le moment favorable pour resurgir, parfois déformées et monstrueuses. Faute d'une place nécessaire et d'une légitime reconnaissance, les cultures refoulées font partout retour ou se réinventent de manière explosive, dangereuse ou violente.

Parce que l'universalisme des Lumières n'est que le particularisme de la « tribu occidentale », il laisse derrière lui bien des survivances, suscite bien des résistances, favorise des recompositions et engendre des formations bâtarde étranges ou dangereuses.

Les réactions défensives face à l'échec du développement, les volontés d'affirmation identitaire, les résistances à l'homogénéisation universelle vont prendre des formes différentes, plus ou moins agressives ou plus ou moins créatives et originales. Dans les sociétés

7. David ROTKOFF, « In praise of cultural imperialism ? », *Foreign Policy*, n° 107, Washington, été 1997.

8. Bien résumé ainsi par Christian LAVAL, *L'Ambition sociologique*, La Découverte/MAUSS, Paris, 2002, p. 427.

plus déculturées comme l'Euramérique, la culture se réduit au recyclage marchand des survivances imaginaires et des aspirations déçues – ce que Jacques Austruy appelle de l'« inutile partagé⁹ ». Ces survivances culturelles servent aussi malheureusement de « banques de données » pour alimenter les conflits « ethniques » exacerbés qui émergent sur la base de l'indifférenciation et de la perte de sens. Les replis identitaires provoqués par l'uniformisation planétaire et la mise en concurrence exacerbée des espaces et des groupes sont d'autant plus violents que la base historique et culturelle en est plus fragile (voire inexiste dans le cas limite de la Padanie¹⁰).

L'identité culturelle est une aspiration légitime, mais coupée de la nécessaire prise de conscience de la situation historique, elle est dangereuse. Ce n'est pas un concept instrumentalisable. D'abord, lorsqu'une collectivité commence à prendre conscience de son identité culturelle, il y a fort à parier que celle-ci est déjà irrémédiablement compromise. L'identité culturelle existe *en soi* dans les groupes vivants. Quand elle devient *pour soi*, elle est déjà le signe d'un repli face à une menace ; elle risque de s'orienter vers l'enfermement, voire l'imposture. Produit de l'histoire, largement inconsciente, elle est dans une communauté vivante toujours ouverte et plurielle. Au contraire, instrumentalisée, elle se renferme, devient exclusive, monolithique, intolérante, totalisante, en danger de devenir totalitaire. La purification ethnique n'est pas loin. C'est à juste titre que Maxime Rodinson a pu la stigmatiser comme « peste communautaire¹¹ ».

Les pays d'Islam auxquels on ne peut s'empêcher de penser, longtemps tentés par le projet nationaliste, le sont aujourd'hui – et, semble-t-il, de plus en plus – par le fondamentalisme. Paradoxalement,

9. Jacques AUSTRUY, *Le Scandale du développement*, 1968 (rééd. Clairefontaine, Genève-Paris, 1987).

10. Cette région de la plaine du Pô qui sert de référence au mouvement politique italien de la Ligue du Nord d'Umberto Bossi, qui se revendique à la fois d'une identité celle bien problématique et de la référence historique aux ligues lombardes du Moyen Âge.

11. Maxime RODINSON, « La peste communautaire », *Le Monde*, 1^{er} décembre 1989.

la *déculturation* engendrée par l'Occident (industrialisation, urbanisation, nationalitarisme) offre les conditions inespérées de ce renouveau religieux. L'individualisme, ou plus exactement l'individuation, déchaîné comme jamais, donne sens au projet de recomposition du corps social sur la seule base du lien religieux abstrait en effaçant toute autre inscription territoriale. Il s'agit d'un islam politique, théorisé notamment par Hassan El-Bana, le fondateur des Frères musulmans. La religion devient la base d'un projet de reconstruction de la communauté. Elle se voit attribuer le rôle d'assumer la totalité du lien social.

Les mouvements islamiques fondamentalistes touchent avant tout les villes et les bidonvilles dans les pays où la tradition a le plus souffert des projets industrialistes, l'Iran de la révolution blanche, l'Égypte post-nassérienne, l'Algérie « socialiste », le Pakistan ou l'Indonésie d'après Sukarno et Suharto. Les animateurs ne sont pas des notables ruraux ou des esprits rétrogrades, mais des ingénieurs, des médecins, des scientifiques formés dans les universités. La religion, qui canalise les frustrations des exclus de la modernité et des déçus des projets modernistes du nassérisme, du Baas ou du socialisme arabe, est une croyance abstraite, rigoureuse, universaliste. L'universalisme occidental se trouve ainsi confronté à un universalisme tout aussi fort et réactionnel.

Il ne s'agit pas cependant d'une voie véritablement différente : l'anti-occidentalisme de ce courant est très affiché, mais il ne va pas jusqu'à une remise en cause radicale du capitalisme. Le fonctionnement théocratique de l'État est plus une perversion de la modernité qu'un projet radicalement différent. Il implique, certes, un rejet de la métaphysique matérialiste de l'Occident, mais il a besoin de garder la « base matérielle » et en particulier la machine. Ces mouvements anti-occidentaux s'accordent fort bien de la technique et, le plus souvent, de l'économie de marché (la modernisation sans le modernisme). Sans être totalement vide, le contenu spécifique de ce qu'on appelle l'économie islamique reste très limité : les banques et la finance islamiques, et un volontarisme éthique assez flou. Elle n'exclut même pas un libéralisme quasi total. Le néolibéralisme, de son côté, s'accorde assez bien des commu-

nautarismes qui partagent la foi dans le libre-échange, la libre entreprise et la propriété privée. « La loi du marché peut être déclinée, note Geneviève Azam, en fonction de différences culturelles absolutisées, instrumentalisées et marchandisées. Les revendications identitaires qui en découlent renforcent même le discours néolibéral : face à des fractures posées comme absolues, seules les règles objectives et neutres du libre-échange et de l'échange marchand peuvent assurer la paix¹². » La menace d'une dérive totalitaire de ces mouvements démagogiques et théocratiques n'est cependant pas négligeable.

En fait, ce projet universaliste peut se lire comme le projet d'une autre mondialisation, la mondialisation islamique. Dans son livre *Jusqu'au bout de la foi*, Naipaul décrit assez bien ce projet d'*islamiser la modernité*¹³. De même que Lénine définissait le socialisme par le slogan « les soviets plus l'électrification », les ingénieurs islamistes, indonésiens ou pakistanais, définissent leur projet par le programme techno-économie de pointe plus *charia*. Mais on voit tout de suite que cette proposition n'offre qu'une fausse alternative. « Les néofondamentalistes, remarque Olivier Roy, sont ceux qui ont su islamiser la globalisation en y voyant les prémisses de la reconstitution d'une communauté musulmane universelle, à condition, bien sûr, de détrôner la culture dominante : l'occidentalisme sous sa forme américaine. Mais ce faisant, ils ne construisent qu'un universel en miroir de l'Amérique, rêvant plus de McDo hallal que de retour à la grande cuisine des vrais califes d'autrefois. [...] La *oumma* imaginaire des néofondamentalistes est bien concrète : c'est celle du monde global, où l'uniformisation des comportements se fait soit sur le modèle dominant américain (anglais et McDo), soit sur la reconstruction d'un modèle dominé imaginaire (djellaba blanche, barbe... et anglais¹⁴). »

12. Geneviève AZAM, « Libéralisme et communautarisme », *Politis*, 20 novembre 2003.

13. Vidiadhar Surajprasad NAIPAUL, *Jusqu'au bout de la foi*, Plon, Paris, 1998.

14. Olivier ROY, « L'islam au pied de la lettre », *Le Monde diplomatique*, avril 2002.

Le cœur de la mondialisation n'est pas remis en question, et la dimension *culturelle* qui lui est ajoutée n'est guère susceptible de plaire à tout le monde, pas plus que nos valeurs occidentales/chrétiennes. Pour les « néofondamentalistes » musulmans, l'*autre* mondialisation social-démocrate que préconisent les « altermondialistes » est tout aussi fallacieuse, voire plus, que celle de Bush. L'*autre* mondialisation est non seulement un défi pour l'Islam, mais l'Islam est aussi un défi pour l'*autre* mondialisation¹⁵...

Plaidoyer pour un pluriversalisme

Il est un fait que le triomphe de l'imaginaire de la mondialisation a permis et permet une extraordinaire entreprise de délégitimation du discours relativiste, même le plus modéré. Avec les droits de l'homme, la démocratie, et bien sûr l'économie (par la grâce du marché), les invariants transculturels ont envahi la scène et ne sont plus questionnables. On assiste à un véritable « retour de l'ethnocentrisme » occidental et anti-occidental. L'arrogance de l'apothéose du tout marché est elle-même une forme nouvelle d'ethnocentrisme.

Les adversaires de la mondialisation libérale d'Occident ou d'Islam devraient en tirer la leçon et éviter de tomber dans le piège de l'ethnocentrisme qui leur est tendu. On devrait commencer à savoir qu'il n'y a pas de valeurs qui soient transcendantes à la pluralité des cultures, pour la simple raison qu'une valeur n'existe comme telle que dans un contexte culturel donné. Or même les critiques les plus déterminés de la mondialisation sont eux-mêmes, pour la plupart, coincés dans l'universalisme des valeurs occidentales. Rares sont ceux qui tentent d'en sortir. Et pourtant, on ne

15. Étrangement, cette mondialisation islamique semble largement ignorée des « altermondialistes ». L'invitation si controversée au Forum social européen de Saint-Denis en 2003 de l'intellectuel musulman de Genève, Tariq Ramadan, ne visait pas à découvrir cette *autre* mondialisation ni à dialoguer éventuellement avec elle. Il s'agissait plus simplement, à mon sens, de ne pas laisser sur le bord du chemin les contestataires musulmans du Nord et de tenter de les intégrer dans *notre* altermondialisation.

conjurerai pas les méfaits du monde unique de la marchandise en restant enfermé dans le marché unique des idées. Il est sans doute essentiel à la survie de l'humanité – précisément pour tempérer les explosions actuelles et prévisibles d'*ethnicisme* – de défendre la tolérance et le respect de l'*autre*, non pas au niveau de principes universels vagues et abstraits, mais en s'interrogeant sur les formes possibles d'aménagement d'une vie humaine plurielle dans un monde singulièrement rétréci.

Il ne s'agit donc pas d'imaginer une culture de l'universel, qui n'existe pas, il s'agit de conserver suffisamment de distance critique pour que la culture de l'autre donne du sens à la nôtre. Certes, il est illusoire de prétendre échapper à l'absolu de sa culture et donc à un certain ethnocentrisme. Celui-ci est la chose du monde la mieux partagée. Là où l'affaire commence à devenir inquiétante, c'est quand on l'ignore et qu'on le nie ; car cet absolu est bien sûr toujours relatif.

Avec ses Persans, Montesquieu tentait de faire prendre conscience à l'Europe de la relativité de ses valeurs. Seulement dans un monde unique, dominé par une pensée unique, il n'y a plus de Persans ! En bref, ne faut-il pas songer à remplacer le rêve universaliste, bien défraîchi du fait de ses dérives totalitaires ou terroristes, par un « pluriversalisme » nécessairement relatif, c'est-à-dire par une véritable « démocratie des cultures » dans lequel toutes conservent leur légitimité sinon toute leur place ? L'Europe a-t-elle un rôle à jouer dans ce projet ? Peut-elle relever le défi ? L'occidentalisation du monde aujourd'hui est plus une américanisation qu'une européanisation. L'uniformisation planétaire se fait sous le signe de l'*American way of life*. La plupart des signes extérieurs de la « citoyenneté » mondiale sont *made in USA*.

Les États-Unis sont désormais l'unique superpuissance mondiale. Leur hégémonie politique, militaire, culturelle, financière et économique est incontestable. Les principales firmes transnationales sont nord-américaines. Elles conservent la haute main sur les nouvelles technologies et sur les services haut de gamme. Le monde est une vaste manufacture, mais le logiciel reste américain... Plus que la vieille Europe, l'Amérique incarne la réalisation quasi intégrale

du projet de la modernité. Société jeune, artificielle et sans racines, elle s'est construite en fusionnant les apports les plus divers. L'organisation rationnelle, fonctionnelle et utilitaire qui a présidé à sa constitution est vraiment universaliste et fonde son unilatéralisme.

L'Europe peut-elle renier sa progéniture et se désolidariser du « monstre » dont elle a accouché ? En dépit des rivalités et des antagonismes de toutes sortes qui les opposent, elle en reste profondément complice et solidaire. Pour affirmer et renforcer sa différence, il lui faudrait renouer avec ses racines prémodernes et précapitalistes, comme la vision méditerranéenne, et retrouver sa parenté avec son versant oriental et orthodoxe toujours resté en marge. Ces deux Europe du Sud et de l'Est, en effet, sont aux confins de l'*autre* : le proche, le moyen et l'extrême Orient. Et d'abord, le monde musulman dans sa diversité – turque, persane, mongole, berbère ou arabe. Les échanges incessants, les complicités de toutes sortes les ont toujours – en tout cas, longtemps – gardés de l'autisme de l'Europe atlantique débouchant sur la démesure américaine.

Ce projet d'une voie européenne originale, dont l'ébauche de Constitution européenne de 2004 ne peut malheureusement être considérée comme une étape, est utopique sans doute, mais il est nécessaire peut-être pour l'avenir de l'Occident et celui du monde. Comme le dit le théologien et philosophe indo-catalan, Raimon Panikkar : « C'est l'Europe qui doit collaborer à la désoccidentalisation du monde ; et même parfois, ce sont les Européens qui doivent en prendre paradoxalement l'initiative auprès des élites occidentalisées d'autres continents qui, tels de nouveaux riches, se montrent plus papistes que le pape... L'Europe, ayant l'expérience de sa culture et ayant saisi ses limites, est mieux placée pour accomplir cette *métanoia* (*regrès/regret*) que ceux qui voudraient parvenir à jouir des biens de la civilisation européenne¹⁶. »

16. Raimon PANIKKAR, « Méditation européenne après un demi-millénaire », in 1492-1992, *Conquête et Évangile en Amérique latine. Questions pour l'Europe aujourd'hui*, Actes du colloque de l'université catholique de Lyon, Profac, Lyon, 1992, p. 50.

Introduction

« Regarde, les rues se vident c'est l'heure de Dallas », constatait un ami algérien avec lequel je me promenais une fin d'après-midi de 1985 à Alger. Encore intrigué, j'ai raconté cette anecdote à des étudiants africains qui m'ont assuré sans sourciller : « Chez nous, c'est pareil. »

En 1965, lors de mon premier séjour en Afrique, me trouvant à Tsikapa, alors capitale de l'Union kassaïenne, l'une des vingt et une provinces de l'ex-Congo belge morcelé, j'eus la curiosité d'aller au ministère de la Statistique. J'entrai dans une case en pisé, au sol en terre battue, séparée en deux par un pagne pendu à une ficelle. Dans l'un des deux « bureaux », je demandais à la *mama* en train d'ajuster indéfiniment un *wax* (« pagne ») rutilant, si des documents et des informations étaient disponibles. Je m'entendis répondre « Pas encore, on attend les ordinateurs. » Il y a quarante ans, alors que les mondes de couleur étaient officiellement délivrés de la présence des Blancs, l'occidentalisation pouvait encore avoir ce parfum de canular insolite comme ces vieilles photos de chefs peaux-rouges portant un chapeau haut de forme, au milieu de leurs plumes. Mais depuis les années 1980, le monde est appelé à vivre de façon uniforme. Les satellites de télécommunication sont lancés. Les interconnexions se mettent en place. Les relais sont assurés pour que les marchés financiers qui se succèdent autour de la planète au gré des fuseaux horaires fonctionnent comme une place unique ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les informations, les spectacles, les modes, les ordres et tous leurs contenus circulent instantanément du Nord au Sud et de l'Ouest à

l'Est. Les rideaux de fer et de bambou eux-mêmes n'y ont pas résisté ; la pauvreté et la déréliction tropicale n'y font pas obstacle.

« Si on fait l'histoire des batailles, écrit C. Maurel, le colonialisme a échoué. Il suffit de faire l'histoire des mentalités pour s'apercevoir qu'il est la plus grande réussite de tous les temps. Le plus beau fleuron du colonialisme, c'est la farce de la décolonisation... Les Blancs sont passés en coulisses, mais ils restent les producteurs du spectacle¹. »

S'agit-il encore d'occidentalisation ? L'Occident n'est plus l'Occident ; le Blanc n'est plus blanc. Faut-il considérer comme des Occidentaux ces nouveaux venus dans l'épopée industrielle que sont les Japonais, d'abord, et leurs imitateurs heureux du Sud-Est asiatique ensuite ? L'imagerie médiatique nous les présente comme de merveilleuses mécaniques humaines qui conquièrent des parts de marché et font tourner la machine technique mieux que leurs anciens maîtres et nous les propose en modèle, tout en renouant avec le fantasme colonial du péril jaune.

Et quelle est la profondeur du triomphe de l'Occident ? Les puissants haut-parleurs, dernier cri de la technique, perchés sur les minarets n'appellent-ils pas à la prière, et non à acheter des lessives ? Si le désir d'accéder aux consommations des métropoles de la richesse est universellement partagé, ce désir repose-t-il sur des motifs partout identiques ? Va-t-il de pair avec une assimilation en profondeur des modes d'organisation sociale, des logiques de production et de reproduction ? Occidentalisation ou mondialisation sociétale, le processus d'universalisation du monde et du niveau de vie peut-il se poursuivre sans limites, balayer tous les obstacles et aboutir à une véritable unification du monde ? Si les obstacles se révélaient insurmontables, se renforçant des contradictions mêmes du projet universaliste, peut-on supputer des voies alternatives ?

Et d'abord, qu'est-ce que l'Occident ? La question ne se posait pas quand les croisés, les conquistadores, les colonisateurs se ruaien sur le monde. Lorsque la foi jetait la chrétienté hors d'elle-même, lorsque la conviction de porter les Lumières poussait les conquérants

1. Christian MAUREL, *L'Exotisme colonial*, Robert Laffont, Paris, 1985, p. 15.

d'empire vers leur mission civilisatrice. Nul état d'âme, nul doute ou presque dans la certitude inébranlable de son bon droit et même de son devoir. L'Occident existait bel et bien en soi et pour soi, comme chrétienté d'abord, comme Europe des Lumières ensuite. L'orgie sanguinaire, la rapacité prédatrice n'étaient que les faux frais de la marche triomphante du char de l'histoire écrasant quelques fleurs innocentes. Les honnêtes gens déploraient les excès mais ne contestaient point la justesse de l'expansion occidentale.

Ce temps des certitudes élémentaires est passé. Le doute s'est insinué, la foi a été ébranlée. Puis est venu la débâcle des empires coloniaux. Est-ce cette fin de l'Occident que prophétisait Romain Rolland dans l'entre-deux-guerres ?

« Ce qu'on voit aujourd'hui, c'est l'immense fermentation du monde, le soulèvement de *toutes* les civilisations opprimées contre la civilisation blanche. La lutte sera longue et effroyable. Je crois bien que la civilisation blanche y succombera. Et ce sera un nouveau Moyen Age où se reformeront dans des siècles de ténèbres illuminés d'éclairs les futurs âges classiques de raison et d'oppression². »

La décolonisation est venue, relativement paisible, en tout cas sans cataclysme. La fin incontestable de la suprématie blanche n'a pas été la fin de la civilisation occidentale. La mort de l'Occident pour soi n'a pas été la fin de l'Occident en soi.

La persistance d'un processus « civilisationnel » enraciné dans l'histoire antérieure repose la question du sens et du lieu de l'Occident. La mondialisation contemporaine des principales dimensions de la vie n'est pas un processus « naturel » engendré par une fusion de cultures et d'histoires. Il s'agit encore de domination avec ses contreparties, assujettissement, injustice, destruction. Alors que l'Occident pour soi a volé en éclats, l'identification de ce processus est une question importante. Qui est responsable de l'uniformisation des modes de vie, de la standardisation de l'imaginaire ?

Quelle puissance bonne ou mauvaise impose l'unidimensionalité de l'existence et le conformisme des comportements sur les mines

2. Romain ROLLAND, *Correspondances à E. Bloch*, coll. « Lettres », Payot, Lausanne, 1984, p. 153.

des cultures abandonnées ? L'Occident n'est plus l'Europe, ni géographique ni historique ; ce n'est plus même un ensemble de croyances partagées par un groupe humain nomadisant sur la planète ; nous proposons de le lire comme une machine impersonnelle, sans âme et désormais sans maître, qui a mis l'humanité à son service. Émancipée de toute puissance humaine qui voudrait l'arrêter, la machine folle poursuit son œuvre de déracinement planétaire. Arrachant les hommes à leur terroir, même dans les confins les plus reculés du globe, la machine les projette dans le désert des zones urbanisées sans les intégrer pour autant à l'industrialisation, à la bureaucratisation et à la technicisation sans limite qu'elle propulse. La richesse, désormais sans signification, se développe à l'infini dans le cœur de villes sans frontières. À l'insu de ses constructeurs, la machine n'engendre de la différenciation qu'en détruisant le tissu social. Cette déliaison sociétale freine sérieusement les possibilités concrètes d'universalisation de tout modèle pseudo-social envisageable. Le mouvement d'occidentalisation est d'une force terrifiante. Il abolit jusqu'aux différences des genres. S'il émancipe des liens de la tradition, la raison sur laquelle il prétend se fonder a de quoi donner le vertige. Sa démesure compromet la survie de l'homme et de la planète³.

Sous le rouleau compresseur de l'occidentalisation, tout semble avoir été déjà détruit, nivelé, écrasé ; et pourtant, *dans le même temps*, les reliefs ne sont souvent qu'enfoncés, ils résistent parfois et sont prêts à refaire surface.

Les exclus des bénéfices matériels et symboliques de la « modernisation », toujours plus nombreux, peuvent et doivent, pour survivre comme espèce et comme humanité, inventer des solutions nouvelles. Ces projets différents se cherchent en pratique dans l'improvisation et le bricolage. Ils peuvent donner naissance à des monstres, ou être récupérés par la machine, mais ils nourrissent ainsi l'espoir que le blocage de la machine ne sera pas la fin du monde mais l'aube d'une nouvelle recherche d'humanité plurielle.

3. Sur ces derniers points (l'« asexualisation », le statut de la femme, la menace écologique), il y aurait des éclaircissements à apporter, des approfondissements à faire. J'ai tenté de traiter certaines de ces questions dans *La Planète des naufragés*, La Découverte, Paris, 1992.